

## L'ORIGINE DU MAL<sup>1</sup>

Le problème de l'origine du mal ne peut être envisagé d'une façon philosophique que si nous prenons, comme base de l'argumentation, la formule hindoue archaïque. La sagesse antique seule résout, d'une manière satisfaisante, la présence du démon universel. Elle attribue la naissance du Cosmos et l'évolution de la vie, à l'éclatement de l'UNITÉ primordiale manifestée, pour donner lieu à la pluralité, ou la grande illusion de la forme. L'HOMOGENÉITE ayant laissé place à l'HÉTÉROGÉNÉITE, les contrastes se sont créés naturellement ; de là naquit ce que nous appelons le MAL, qui dès lors, se mit à régner en maître dans notre « Vallée de Larmes ».

La philosophie occidentale matérialiste (appelée à tort philosophie) n'a pas manqué de profiter de ce grand principe métaphysique. La Science physique même, en commençant par la Chimie a, depuis peu, tourné son attention vers la première proposition, et s'efforce de prouver d'une façon irréfutable, l'homogénéité de la matière primordiale. Mais ici, le Pessimisme matérialiste entre en jeu, avec son enseignement qui n'est ni philosophique, ni scientifique, mais une simple avalanche de mots privés de

---

<sup>1</sup> Cet article fut publié pour la première fois par H. P. Blavatsky dans le *Lucifer* d'Octobre 1887.

sens. Le Pessimisme, dans ces derniers temps, ayant cessé d'être panthéiste, et s'étant uni au matérialisme, se prépare à tirer parti de l'ancienne formule hindoue. Mais le pessimiste athée ne s'élève pas plus haut que le plasma terrestre homogène des Darwinistes. Pour lui, *l'ultima thule*, c'est la terre et la matière et, au delà de la *prima materia*, il ne voit qu'un vide repoussant, un néant sans borne. Certains pessimistes essayent d'enjoliver leur idée de manière poétique, à la façon des sépulcres blanchis, ou des cadavres mexicains dont les joues et les lèvres livides sont couvertes d'une épaisse couche de fard. La décomposition de la matière perce le masque de vie simulée, en dépit de tous les efforts pour la cacher.

Voici que le matérialisme prend à son compte les métaphores et l'imagerie hindoues. Le Docteur Mailander, dans son nouvel ouvrage « Pessimisme et Progrès », nous apprend que le Panthéisme hindou et le Pessimisme allemand sont *identiques* ; et que c'est la rupture de la matière homogène en matériaux hétérogènes, ou la transformation de l'uniformité en multiplicité qui donna lieu à notre malheureux univers. Le Pessimisme déclare :

« Ceci (cette transformation) est précisément la faute originelle, le *péché primordial* que la création tout entière doit expier maintenant par de dures souffrances ; c'est ce *péché* qui, après avoir lancé dans l'existence tout ce qui vit, l'a plongé ensuite dans le gouffre sans fond du mal et de la misère, hors duquel il n'y a qu'un seul moyen de sortir: *en mettant fin à l'être lui-même*. »

Cette interprétation de la formule orientale, lui attribuant l'idée première d'échapper à la misère de la vie en « *mettant fin à l'être* » — que cet être signifie le Cosmos tout entier, ou seulement la vie individuelle — est une grossière erreur. Le panthéiste oriental dont la philosophie enseigne à

discerner entre l'Être, ou ESSE, et l'existence conditionnée, pourrait difficilement verser dans une idée aussi absurde que celle postulée par cette alternative. Il sait qu'il ne peut mettre fin qu'à la *forme*, non à *l'être* — et cela encore uniquement sur notre plan d'illusion terrestre. Il est vrai qu'il sait qu'en tuant en lui-même *Tanha* (le désir inassouvi de l'existence ou la « *volonté* de vivre ») — il échappera graduellement à la malédiction de la renaissance et de l'existence *conditionnée*. Mais il sait aussi qu'il ne peut tuer, ni « mettre fin » même à sa propre petite vie, si ce n'est sous la forme de sa personnalité, ce qui, après tout, n'est qu'un changement de vêtement. Et comme il ne croit qu'à la Réalité Une, qui est *l'Être-té* éternelle, la « Cause *sans cause* » dont il s'est lui-même exilé dans un monde de formes, il en considère en effet les manifestations temporaires et progressives, dans cet état de *Maya* (de changement ou d'illusion), comme le plus grand des maux, mais comme un mal qui est en même temps un processus de la nature, aussi inévitable que les souffrances de l'enfantement. C'est le seul moyen par lequel il puisse passer des vies douloureuses, limitées et conditionnées, à la vie éternelle, ou à cet état d'« Être-té » absolue, exprimée d'une façon si imagée dans le mot sanscrit : *sat*.

Le « Pessimisme » du Panthéiste hindou ou bouddhiste est métaphysique, abstrus et philosophique. L'idée que la matière et ses manifestations protéennes sont la source et l'origine du mal et de la souffrance universels, est très ancienne, bien que Gautama Bouddha fût le premier à lui donner son expression définie. Mais le grand Réformateur indien n'a certainement jamais eu l'intention d'en faire une poignée pour que le pessimiste moderne mette la main dessus, qu'il s'en saisisse, ni un portemanteau pour

que le matérialiste y accroche ses principes tordus et pernicieux! Le Sage et le Philosophe qui se sacrifia à l'Humanité en *vivant pour elle, afin de la sauver*, en enseignant aux hommes à ne voir que misère dans cette existence matérielle des sens, n'eut jamais dans son mental profondément philosophique l'idée d'allouer une récompense au suicide ; ses efforts visaient à délivrer l'humanité d'un attachement trop fort à la vie, qui est la cause principale de l'Egoïsme, et par suite le créateur de peines et de souffrances mutuelles. Bouddha nous donna, par sa vie même, un exemple de grandeur d'âme que nous devrions suivre : il vécut et ne fuit pas, la vie. Sa doctrine montre le mal immanent, *non pas dans la matière* qui est éternelle, mais dans les illusions qu'elle crée: dans les changements et les transformations de la matière générant la vie — car ces changements sont conditionnés et cette vie est éphémère. En même temps, ces maux sont présentés comme, non seulement inévitables, mais nécessaires. Car si nous voulons discerner le bien du mal, la lumière de l'obscurité, et apprécier les premiers, nous ne le pouvons que grâce aux contrastes entre les deux. Bien que la philosophie du Bouddha souligne uniquement, dans sa signification exotérique, l'aspect sombre des choses sur notre plan illusoire, son côté ésotérique, qui en est l'âme cachée, soulève le voile, et révèle aux Arhats toutes les gloires de la VIE ÉTERNELLE dans *toute l'Homogénéité de la Conscience et de l'Etre*, ce qui peut paraître une autre absurdité, sans doute, aux yeux de la science matérialiste, et même de l'Idéalisme moderne, mais qui est néanmoins un *fait* pour le Sage et le Panthéiste ésotérique.

Toutefois, l'idée fondamentale que le mal est né et généré par suite des complications sans cesse croissantes de

la matière homogène, qui entre dans la forme et se différencie de plus en plus à mesure que cette forme devient physiquement plus parfaite, cette idée là possède un aspect ésotérique qui ne semble jamais être venu à l'esprit du pessimiste moderne. Son aspect littéral a toutefois été l'objet de spéculation de la part de toute nation réfléchie de jadis. Même aux Indes, la pensée primitive qui se trouve à la base de la doctrine déjà dénoncée a été défigurée par le Sectarisme, et a conduit à l'observance ritualiste et purement dogmatique des *Hatha Yogis* par opposition au *Raja Yoga* philosophique Védantique. La spéculation exotérique païenne et chrétienne, et même l'ascétisme monastique moyenâgeux, ont extrait tout ce qu'ils ont pu de la noble idée originale et l'ont soumise à leurs vues sectaires et étroites. Leurs fausses conceptions concernant la matière ont amené les Chrétiens à identifier, dès le début, la femme avec le Mal et la Matière, et cela en dépit du culte rendu par l'Eglise Catholique Romaine à la Vierge.

Mais l'interprétation récente de la formule hindoue mal comprise par les Pessimistes allemands est vraiment originale et plutôt inattendue, comme nous le verrons. Chercher une analogie entre un enseignement hautement métaphysique et la théorie darwinienne de l'évolution physique semblerait constituer en soi-même une tentative plutôt vaine. D'autant plus que la théorie de la sélection naturelle ne prêche nullement une extermination concevable de *l'être* mais, au contraire, un développement continu et croissant de la *vie*. Néanmoins, l'ingéniosité allemande est parvenue au moyen de paradoxes scientifiques et de beaucoup de sophismes à lui donner un semblant de vérité philosophique. L'ancienne doctrine hindoue elle-même n'a pas échappé à la contestation de la part du pessimisme

moderne. L'heureux fondateur de la théorie que l'origine du mal remonte à l'Amibe protoplasmique qui se divisa pour se reproduire et perdit ainsi son homogénéité immaculée prétend s'appuyer sur la formule Aryenne archaïque dans son nouvel ouvrage. Tout en exaltant sa philosophie et la profondeur des conceptions anciennes, il déclare que cette doctrine doit être considérée « comme la vérité la plus profonde que les anciens sages aient *prévue* et *volée* à la pensée moderne !! »

Il s'ensuit donc que le Panthéisme profondément religieux des philosophes Hindous et Bouddhistes et les divagations occasionnelles du matérialiste pessimiste sont placés sur un pied d'égalité et confondus par la « pensée moderne ». Le gouffre infranchissable entre les deux est ignoré. Il importe peu, semble-t-il, que le Panthéiste, ne reconnaissant aucune réalité dans le Cosmos manifesté, et considérant celui-ci comme une simple illusion de ses sens, doive aussi n'envisager son existence que comme un ensemble d'illusions. Ainsi, lorsqu'il parle des moyens d'échapper aux souffrances de la vie objective, la façon dont il envisage ces souffrances et son motif pour mettre fin à cette existence sont entièrement différents de ceux du matérialiste pessimiste. Pour lui, en effet, la souffrance comme le chagrin sont illusoire et sont dus à l'attachement à cette vie et à l'ignorance. C'est pourquoi il aspire à la vie éternelle, immuable et à la conscience absolue dans l'état Nirvanique ; tandis que le pessimiste européen, prenant les « maux » de la vie pour des *réalités*, aspire, lorsqu'il a le temps d'aspirer à quoi que ce soit d'autre que les *réalités* terrestres, à l'annihilation de « l'être », comme il l'exprime. Pour le philosophe, il n'y a qu'une seule vie réelle, la *béatitude Nirvanique*, qui est un état différent en essence,

non en degré seulement, de celui de tout autre plan de conscience dans l'univers manifesté. Le Pessimiste appelle le « Nirvana » une superstition, et l'explique comme la « cessation de la vie », la vie pour lui commençant et finissant sur terre. Le philosophe ignore même dans ses aspirations spirituelles l'élément unique intégral homogène dont le Pessimiste allemand fait tant de cas. Il ne connaît et ne croit qu'en la cause directe de cet élément, éternelle et *toujours vivante, parce qu'elle est l'Un incréé*, ou plutôt non évolué. C'est pourquoi il concentre tous ses efforts afin d'arriver à la réunion la plus rapide possible avec cette condition pré-primordiale, et d'y retourner après son pèlerinage à travers la suite illusoire des vies de songe avec leur fantasmagorie irréaliste de perceptions sensibles.

Un tel panthéisme ne peut être taxé de « pessimiste » que par un être qui croit en une Providence personnelle ; qui oppose sa négation de la réalité de quoi que ce soit de « créé » — c'est-à-dire de conditionné et de limité — à sa propre foi aveugle et antiphilosophique. Le mental oriental ne s'inquiète pas d'extraire le mal de toutes les lois radicales et des manifestations de la vie, ni de multiplier chaque quantité phénoménale par les unités de maux souvent imaginaires : le Panthéiste oriental se contente de se soumettre à l'inévitable, et essaye de supprimer de son sentier de vie autant de « descentes en incarnation » que possible, en évitant de créer de nouvelles causes *Karmiques*. Le philosophe bouddhiste sait que la durée des diverses vies d'un être humain — à moins qu'il n'atteigne le Nirvana « artificiellement » (ou « prenne le royaume de Dieu par la violence » en termes cabalistiques) — est exprimée allégoriquement, dans les *quarante-neuf jours* que Gautama Bouddha passa sous l'arbre *Bo*. Et le Sage hindou sait, à son

tour, qu'il doit allumer le *premier feu*, et éteindre le *quarante neuvième*<sup>2</sup> avant d'atteindre sa délivrance finale. Sachant cela, le sage et le philosophe attendent patiemment l'heure naturelle de la délivrance ; tandis que leur imitateur maladroit, le Pessimiste européen, est toujours prêt à se livrer au suicide comme à le prêcher. Ignorant les têtes innombrables de l'hydre de l'existence, il est incapable de ressentir le même mépris philosophique pour la vie que celui qu'il ressent pour la mort, et à suivre par conséquent le sage exemple que lui donne son frère oriental.

Ainsi, le panthéisme philosophique est très différent du pessimisme moderne. Le premier est basé sur une compréhension correcte des mystères de l'être ; le second n'est en réalité qu'un système pernicieux de plus à ajouter, par suite d'une imagination malsaine, à la somme déjà importante des véritables maux sociaux.

En vérité, ce n'est pas une philosophie, mais simplement une calomnie systématique de la vie et de l'être ; la production bilieuse d'un dyspeptique ou d'un hypocondriaque incurable. Aucun rapprochement ne peut être tenté entre les deux systèmes de pensée.

Les semences du mal et de la souffrance furent en fait le premier résultat et la conséquence de l'hétérogénéité de l'univers manifesté. Pourtant, elles ne sont qu'une illusion

---

<sup>2</sup> Ceci est un enseignement ésotérique, et le lecteur profane n'en retirera pas grand chose. Mais le Théosophe qui a lu « Le Bouddhisme Ésotérique » peut comparer les 7 fois 7 des *quarante-neuf* « jours » aux *quarante-neuf* « feux », et comprendre que l'allégorie se rapporte ésotériquement aux sept races racines consécutives avec leurs sept sous-divisions. Chaque monade est née dans la première race et obtient la délivrance dans la septième et dernière race. Seul un « Bouddha » atteint dit-on, la délivrance au cours d'une vie.



produite par la loi des contrastes qui, comme on l'a expliqué, est une loi fondamentale de la nature. Ni le bien ni le mal n'existeraient s'ils ne s'éclairaient pas mutuellement. L'être, sous n'importe quelle forme, ayant toujours présenté ces contrastes depuis la création du monde, et le mal prédominant dans l'univers par suite de *l'Egoïsme*, l'Orient fécond en métaphores a considéré l'existence comme une expiation de l'erreur de la nature ; et l'âme humaine (psyché) fut dès lors envisagée comme le bouc émissaire et la victime de la SUR-ÂME *inconsciente*.

Mais ceci n'a pas donné naissance au Pessimisme mais bien à la Sagesse. L'ignorance seule est le martyr volontaire, mais la connaissance l'emporte sur le Pessimisme naturel. Graduellement, par suite de l'hérédité ou de *l'atavisme*, le Pessimisme devint inné en l'homme. Il est toujours présent en nous, quoique sa voix soit latente et silencieuse au début. Au milieu des premières joies de l'existence, alors que nous sommes encore remplis des énergies vitales de la jeunesse, nous sommes portés, chacun de nous, à la première atteinte de la douleur, après un échec, ou lorsque apparaît soudain un nuage sombre, à en accuser la *vie*, à la ressentir comme un fardeau, et souvent à maudire notre être. Ceci prouve le pessimisme que nous portons dans le sang, en même temps que la présence des fruits de l'ignorance. Au fur et à mesure que se multiplie l'humanité et, avec elle, la souffrance — qui est le résultat naturel d'un accroissement d'unités qui la génèrent — la peine et la souffrance s'intensifient. Nous vivons dans une atmosphère de tristesse et de désespoir, mais c'est parce que nos yeux sont baissés et rivés à la terre, et à ses manifestations physiques et grossièrement matérielles. Si, au contraire, l'homme poursuivant son voyage de la vie regardait — non

vers le ciel, ce qui n'est qu'une figure de style — mais *en lui*, et centrait son point d'observation sur l'homme intérieur, il échapperait bientôt à l'étreinte du grand serpent de l'illusion. Du berceau à la tombe, sa vie lui deviendrait supportable et digne d'être vécue, même dans ses phases les plus pénibles.

Le Pessimisme — cette crainte chronique de voir le mal partout aux aguets — a donc une nature double, et produit des fruits de deux espèces. C'est une caractéristique naturelle de l'homme physique, et il ne devient une malédiction que pour l'ignorant. C'est un bienfait pour l'homme spirituel, étant donné qu'il sert à l'amener sur le droit chemin, et lui fait découvrir une autre vérité aussi fondamentale: à savoir que tout en ce monde n'est que *préparatoire*, parce que transitoire. C'est comme une fente dans les murs de la sombre prison de la vie terrestre, par laquelle filtre un rayon de lumière du pays éternel, qui, illuminant les sens *intérieurs*, enseigne à voix basse au prisonnier dans sa cellule d'argile l'origine et le mystère double de l'être. En même temps, c'est une preuve tacite de la présence dans l'homme de *ce qui sait sans qu'on le lui dise* — qu'il existe une autre vie meilleure, une fois traversé le cycle maudit des vies terrestres.

Cette explication du problème de l'origine du mal étant, comme nous l'avons déjà dit, d'un caractère entièrement métaphysique n'a rien à voir avec les lois physiques. Comme elle se rapporte entièrement à la partie spirituelle de l'homme, il est beaucoup plus dangereux de l'étudier superficiellement que d'en rester ignorant. En effet, cette explication est à la base même de l'éthique de Gautama le Bouddha, mais comme elle est tombée aux mains des Philistins modernes du matérialisme, confondre les deux

systèmes de pensée « pessimiste » ne peut mener qu'au suicide mental, sinon à pis encore.

La sagesse orientale enseigne que l'esprit doit passer par l'épreuve de l'incarnation et de la vie et être baptisé de matière avant d'atteindre à l'expérience et à la connaissance. Après quoi, seulement, il reçoit le baptême de l'âme, ou la soi-conscience, et peut retourner à sa condition originelle de dieu, ayant acquis en surplus l'expérience aboutissant à l'omniscience. En d'autres termes, il ne peut retrouver l'état originel de l'homogénéité de l'essence primordiale qu'en y ajoutant le fruit du Karma qui seul est susceptible de créer une divinité absolument *consciente*, qui n'est séparée que d'un degré du TOUT absolu.

Même si nous prenons la Bible à la lettre, le mal doit avoir existé avant Adam et Eve, qui sont donc innocents de la calomnie du péché originel. Car si le mal et le péché n'avaient pas existé avant eux, comment y aurait-il eu un Serpent de la tentation et un Arbre de la Connaissance *du bien et du mal* dans l'Eden ? Les caractéristiques du pommier sont signalées dans le verset où l'on montre le couple goûtant de ses fruits : « Leurs yeux s'ouvrirent, et *ils surent* » beaucoup d'autres choses, en dehors du fait qu'ils étaient nus. Une connaissance trop étendue des choses de la matière apparaît donc ici avec raison comme un mal.

Il en est bien ainsi, et notre devoir consiste à examiner et à combattre la nouvelle théorie pernicieuse. Jusqu'ici le pessimisme était resté dans le domaine de la philosophie et de la métaphysique, et ne prétendait pas empiéter sur le terrain de la science purement physique telle que le Darwinisme. La théorie de l'évolution est devenue presque universelle actuellement et dans toutes les écoles (à

l'exception des catéchismes et des écoles de missionnaires) on l'enseigne en modifiant plus ou moins le programme original. D'autre part, il n'y a pas un enseignement dont on ait plus abusé et tiré parti que l'évolution, surtout par l'application de ses lois fondamentales à la solution des problèmes les plus complexes et les plus abstraits posés par l'existence de l'homme aux aspects si multiples. Là où la psychologie, et même la philosophie, a « craint de s'avancer », la biologie matérialiste applique son marteau-pilon d'analyses superficielles et de conclusions préconçues. Le pis de tout c'est qu'elle prétend avoir le droit de faire de l'homme un simple animal supérieur, sous prétexte que cette donnée appartient indéniablement au domaine de la science de l'évolution. Les paradoxes dans ces « domaines » pleuvent dru en ce moment. Comme « l'homme est la mesure de toute chose », il est mesuré et analysé d'après l'animal. Un matérialiste allemand prétend que l'évolution spirituelle et psychique est la due propriété de la physiologie et de la biologie; les mystères de l'embryologie et de la zoologie étant seuls capables, assure-t-on, de résoudre ceux de la conscience dans l'homme et de l'origine de son âme<sup>3</sup>.

Un autre trouve une justification du suicide dans l'exemple donné par les animaux qui, lorsqu'ils sont las de la vie, mettent fin à leur existence en refusant toute nourriture<sup>4</sup>.

Jusqu'ici, le pessimisme, en dépit de l'abondance et de l'éclat de ses paradoxes, avait un point faible: l'absence d'une base réelle et évidente sur laquelle l'étayer. Ses fidèles n'avaient aucune pensée vivante pour les guider et leur servir de fanal, en leur montrant la voie entre les écueils de la vie

---

<sup>3</sup> Haeckel.

<sup>4</sup> Leo Bach

— réels ou imaginaires — qu'ils dressaient eux-mêmes si abondamment sous forme de dénonciations contre la vie et l'être. Tout ce qu'ils pouvaient faire c'était de s'appuyer sur leurs représentants qui passaient leur temps, avec beaucoup d'ingéniosité, sinon de profit, à rattacher les nombreux maux variés de la vie aux propositions métaphysiques de grands penseurs allemands, tels Schopenhauer et Hartmann, comme les petits garçons accrochent des papillotes de couleur aux cerfs-volants de leurs aînés et s'amusent à les voir s'élever dans l'air. Mais, maintenant, le programme va changer. Les Pessimistes ont trouvé quelque chose de plus solide et de mieux autorisé (bien que moins philosophique) que les *cerfs-volants* métaphysiques de Schopenhauer pour y attacher leurs jérémiades et lamentations. Il est bien révolu, le temps où ils ont embrassé les vues de ce philosophe qui montrait la VOLONTÉ Universelle comme ayant perpétré le mal Universel. Et l'« Inconscient » vaporeux de Von Hartmann ne les satisfera pas plus. Ils ont ardemment cherché un sol plus favorable et moins métaphysique pour édifier leur *philosophie* pessimiste et le succès a couronné leur recherche, maintenant qu'ils ont découvert la cause de la Souffrance Universelle dans les lois fondamentales du développement physique. Le mal ne sera désormais plus associé à ce fantôme vaporeux et incertain appelé : « VOLONTÉ », mais à un fait réel et évident : les Pessimistes sont dorénavant soutenus par les Evolutionnistes.

L'argument de base de leur représentant a été exposé dans la première phrase de cet article. L'Univers, avec tout ce qu'il contient, est apparu à la suite de l'« éclatement de l'UNITÉ en *Pluralité* ». Cette interprétation plutôt obscure de la formule hindoue ne correspond pas, comme je l'ai

montré, dans le mental du Pessimiste, à l'Unité unique, l'abstraction Védantine — Parabrahm ; sinon, je n'aurais certainement pas employé le mot « éclatement ». Elle ne se rapporte guère non plus à Mulaprakriti, le « Voile » de Parabrahm, pas même à la première matière manifestée primordiale, si ce n'est par déduction, comme le montre l'exposé du Dr Mainlander, mais bien au *protoplasme* terrestre. L'esprit, ou la déité, est entièrement ignoré dans ce cas; évidemment, par suite de la nécessité de montrer que le tout est « de droit le domaine de la Science physique ».

En résumé, on nous assure que cette antique formule trouve sa base et sa justification dans la théorie que « tous les animaux et plantes différents existant de nos jours, et tous les organismes ayant jamais vécu sur terre » se sont graduellement développés à partir « de quelques formes, peut-être même d'une seule forme de la nature la plus simple ». (Darwin). C'est cet axiome de la Science, nous dit-on, qui justifie et démontre le principe philosophique hindou. Quel est cet axiome ? Eh bien ! le voici : la Science enseigne que la série de transformations que subit la semence — la semence qui devient un arbre ou un *ovule*, ou qui se développe en un animal — ne consiste dans tous les cas que dans le passage des matériaux constituant cette semence, de la forme homogène à l'état hétérogène ou composé. Telle est la vérité scientifique qui prétend vérifier la formule hindoue par celle des Evolutionnistes, les identifier, et glorifier ainsi la sagesse antique en la reconnaissant digne de la pensée moderne matérialiste.

Cette formule philosophique n'est pas seulement confirmée par la croissance et le développement des espèces isolées, explique notre Pessimiste ; mais elle est démontrée

en général comme dans le détail. Elle se vérifie dans l'évolution et le développement de l'Univers, comme dans celui de notre planète. En somme, la naissance, la croissance et le développement de tout le monde organique dans sa totalité, sont là pour démontrer la sagesse antique. De l'universel au particulier, le monde organique apparaît soumis à cette même loi de développement croissant, de transition allant de l'unité à la pluralité qui est « la formule fondamentale de l'évolution de la vie ». Même la croissance des nations, de la vie sociale, des institutions publiques, le développement des langues, des arts et des sciences suit inévitablement et fatalement la loi universellement agissante de « l'éclatement de l'unité en pluralité, et du passage de l'homogénéité à la multiplicité ».

Mais tout en suivant la sagesse hindoue, notre auteur exagère à sa façon cette loi fondamentale, et la dénature. Il fait même agir cette loi sur les destinées historiques de l'humanité. Il les assujettit à cette conception hindoue, et les signale comme une preuve de son exactitude, prétendant que l'humanité, dans son ensemble, s'éloigne de plus en plus de son unité originelle saine et harmonieuse, au fur et à mesure qu'elle se développe, progresse dans son évolution et se sépare en ses parties — chacune devenant une branche distincte et indépendante de l'unité. La complication des organisations sociales, des relations sociales et individuelles, tendent à amener un affaiblissement du pouvoir vital, un relâchement de l'énergie du sentiment, et la destruction de l'unité intégrale sans laquelle aucune harmonie intérieure n'est possible. Cette absence d'harmonie génère un désaccord intérieur qui devient la cause de la plus grande misère mentale. Le mal a sa source dans la nature même de l'évolution de la vie et dans ses complications. Chacun de

ses pas en avant, est en même temps un pas conduisant à la dissolution de son énergie menant à l'apathie passive. Tel est le résultat inévitable, dit-il, de toute complication progressive de la vie; car l'évolution ou le développement est une transition de l'homogène à l'hétérogène, une dispersion de l'unité dans la multiplicité, etc., etc. Cette loi terrible est universelle et s'applique à toute la création, de l'infiniment petit jusqu'à l'homme, car, dit-il, c'est une loi fondamentale de la nature.

Si cette école est condamnée à un échec certain c'est parce qu'elle prend cette interprétation unilatérale de la nature physique que l'auteur allemand accepte sans accorder une seule pensée à son aspect spirituel et psychique. La question n'est pas de savoir si la dite loi de différenciation et ses conséquences fatales s'appliquent ou non, dans certains cas, à la croissance et au développement des espèces animales, et même de l'homme; mais simplement, si elle est réellement une loi fondamentale et *universelle*, puisque l'école Pessimiste en fait la base et le support principal de sa nouvelle théorie. Nous voulons savoir si cette formule fondamentale de l'évolution embrasse tout le processus de développement et de croissance dans son intégralité; et si vraiment elle rentre ou non dans le domaine de la science physique. Si elle n'est « rien d'autre que la transition de l'état homogène à l'hétérogène », comme le dit Mainlander, il reste à prouver que ce processus « produit cette combinaison complexe des tissus et des organes qui conduisent à l'élaboration de la forme parfaite de l'animal et de la plante ».

Comme l'ont déjà fait remarquer certains critiques de « Pessimisme et Progrès », le Pessimiste allemand ne



doute pas un seul instant de la vérité de cette assertion. Sa découverte présumée et son enseignement « reposent entièrement sur la certitude que le développement et la loi fondamentale du processus complexe de l'organisation ne représentent qu'une seule chose : la transformation de l'unité en pluralité ». De là l'identification de ce processus avec la dissolution et le déclin, et l'affaiblissement de toutes les forces et énergies. Mainlander aurait raison dans ses analogies si cette loi de la différenciation de l'homogène en hétérogène représentait réellement la loi fondamentale de l'évolution de la vie. Mais l'idée est complètement erronée, métaphysiquement aussi bien que physiquement. L'évolution ne procède pas en ligne droite — *pas plus* qu'aucun autre processus de la nature — mais elle se poursuit *cycliquement*, comme tout le reste. Les serpents cycliques Se mordent la *queue* comme le Serpent de l'Eternité. Et c'est en cela que la formule hindoue, qui est un enseignement de la *Doctrine Secrète*, est effectivement confirmée par les Sciences naturelles, et surtout par la biologie.

Voici ce que nous lisons dans les « Lettres Scientifiques », sous la plume d'auteur et critique anonyme russe.

« Dans l'évolution des individus isolés, dans l'évolution du monde organique, dans celle de l'Univers, comme dans la croissance et le développement de notre planète — en somme, partout où se produit un processus de complexité progressive — nous trouvons, indépendamment de la transition de l'unité à la pluralité, et de l'homogénéité à l'hétérogénéité, *une transformation inverse* — *la transition de la pluralité à l'unité, de l'hétérogène à l'homogène...* Une observation sérieuse du dit processus de complexité progressive a démontré qu'il ne se produit pas seulement une séparation des parties mais aussi une absorption

mutuelle... Tandis qu'une partie des cellules se fusionnent les unes dans les autres et s'unissent en un tout uniforme, formant les fibres et le tissu musculaires, d'autres sont absorbées dans les os et les tissus nerveux, etc., etc... La même chose se produit dans la formation des plantes... »

Dans ce cas, la nature matérielle ne fait que reproduire la loi qui agit dans l'évolution du psychique et du spirituel: tous deux descendent pour remonter après, et s'unir à leur point de départ. *La masse homogène en formation, ou l'élément différencié en ses parties, se transforme graduellement en une masse hétérogène ; puis, unissant ces parties en un tout harmonieux, elle recommence un processus inverse, ou ré-involution, et retourne graduellement à son état primitif ou primordial.*

Le Pessimisme ne trouve pas d'appui non plus dans le Matérialisme pur, car jusqu'à présent celui-ci est teinté d'une tendance franchement optimiste. Ses partisans en vue n'ont jamais hésité à se moquer de l'adoration théologique de la « gloire de Dieu et de toutes ses œuvres ». Büchner lance un trait au Panthéiste qui voit dans un monde « si fou et si mauvais », la manifestation de l'Absolu. Mais dans l'ensemble, les matérialistes admettent un équilibre en faveur du bien par rapport au mal, peut-être afin d'étouffer toute tendance « superstitieuse » à chercher et à espérer mieux. Bien que leurs vues soient étroites, et leur horizon spirituel limité, ils ne voient pas de raison de désespérer de la tendance des choses en général. Les pessimistes *panthéistes* n'ont cependant jamais cessé d'insister sur le fait que le désespoir de l'être conscient est le seul aboutissement logique de la négation athée. Cette opinion est naturellement axiomatique, ou elle devrait l'être. S'« il n'y a d'espoir que dans cette vie », la tragédie de la vie n'a absolument aucune

*raison d'être* et perpétuer ce drame est aussi fou que futile.

Le fait que les conclusions du pessimisme ont été finalement assimilées par une certaine classe d'écrivains athées est un trait frappant de l'époque, et un autre signe des temps. Elle illustre cette vérité que le vide créé par la négation scientifique moderne ne peut être comblé, et ne le sera jamais, par les froides perspectives offertes comme un *solatium* aux optimistes. L'« enthousiasme de l'Humanité » d'Auguste Comte, ne rime à rien, en supposant que l'annihilation de la Race doive faire suite « à l'extinction des feux solaires » — si vraiment *ils s'éteignent* le moins du monde — qui se produira au moment prédit, pour plaire à la science physique. Si toutes les souffrances et peines présentes, l'âpre lutte pour l'existence, avec toutes les horreurs qu'elle entraîne, sont inutiles en fin de compte, si l'HOMME n'est qu'un simple éphémère, le jouet de forces aveugles, pourquoi contribuer à perpétuer cette farce ? Le « roulement incessant de la matière, de la force et de la loi » ne fera que précipiter les multitudes humaines dans l'oubli éternel, et ne laissera aucune trace ou souvenir du passé, lorsque les choses retourneront à l'état nébuleux du brouillard de feu, d'où elles ont émergé. La vie terrestre n'a pas de but en soi. Elle est écrasée par la tristesse et la misère. Rien d'étrange alors à ce que le négateur, dont l'Ame est aveuglée, préfère le pessimisme de Schopenhauer à l'optimisme sans aucun fondement de Strauss et de ses disciples, qui à en juger par leurs enseignements, nous font songer à l'esprit animal d'un jeune âne après un bon repas de chardons.

Une chose toutefois est claire : l'absolue nécessité d'une solution qui envisage les faits de l'existence sur une

base optimiste. La Société moderne est pénétrée d'un cynisme croissant et pétrie du dégoût de la vie. Ceci est le résultat d'une ignorance complète concernant les activités du Karma et la nature de l'évolution de l'Âme. C'est par suite d'une obéissance erronée aux dogmes d'un système évolutif mécanique et largement faux que le Pessimisme a acquis une telle importance exagérée. Dès que l'on a saisi la base de la Grande Loi — et quelle philosophie pourrait offrir une meilleure compréhension de cette solution finale que la doctrine ésotérique des grands Sages hindous — il ne subsiste plus de *locus standi* possible pour les amendements récents apportés au système de pensée de Schopenhauer, ou pour les subtilités métaphysiques, tissées par le « philosophe de l'Inconscient ». Le caractère raisonnable de l'Existence *Consciente* ne peut être prouvé que par l'étude de la philosophie primordiale — maintenant ésotérique. Et voici ce qu'elle enseigne : « il n'y a ni mort ni vie, car toutes deux sont illusion ; l'être (ou *être-té*) est la seule réalité ». L'un des plus grands physiologistes qui vécut jamais répéta ce paradoxe des milliers d'années plus tard. « La Vie est la Mort » dit Claude Bernard. L'organisme vit parce que ses parties meurent constamment. La survivance des plus aptes est certainement basée sur cette vérité.

La vie du tout supérieur requiert la mort de l'inférieur, la mort des parties dépendant de ce tout, et lui étant assujettie. Et de même que la vie est la mort, la mort aussi est la vie, et tout le grand cycle des vies ne forme qu'une EXISTENCE UNIQUE — *dont le plus mauvais jour se passe sur notre planète.*

Celui qui SAIT en tirera le meilleur parti possible. Car l'aube se lèvera un jour pour chaque être, lorsqu'il se

libèrera de l'illusion et de l'ignorance par la Connaissance ; à ce moment il proclamera enfin, en vérité, et en toute Conscience, à la face de Mahamaya, la Grande Illusion:

« Ta Maison est brisée et ton Faîte détruit !  
L'Erreur l'avait construite !  
Ainsi, je passe sain et sauf — pour obtenir la délivrance... »

H.P.B.